

E I L E E N   C H A N G

LOVE IN  
A FALLEN CITY

*Roman traduit du chinois  
par Emmanuelle Péchenart*

*Suivi de*  
Ah Hsiao est triste en automne

ZULMA  
18, rue du Dragon  
Paris VI<sup>e</sup>

© 1943, 1944, by Eileen Chang.  
Originally Published in Chinese by  
Crown Publishing Company, Ltd., Taiwan.  
All Rights Reserved.

© Zulma, 2014, pour la traduction française.

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma ou sur *Love in a Fallen City*  
et être régulièrement informé de nos parutions,  
n'hésitez pas à nous écrire  
ou à consulter notre site.  
[www.zulma.fr](http://www.zulma.fr)



Ils arrivèrent devant le portail de l'hôtel, mais sans l'apercevoir encore. Ils descendirent de voiture, montèrent un vaste escalier de pierre qui menait à une esplanade où la végétation était plus clairsemée, et là enfin, un peu plus haut encore, s'élevaient deux bâtiments jaunes. Monsieur Hsü avait depuis longtemps réservé leurs chambres, sous la conduite des boys, ils longèrent un chemin caillouteux, traversèrent le restaurant puis le vestibule illuminés par le couchant, montèrent jusqu'à l'étage, tournèrent à angle droit, une porte à un battant ouvrait sur un petit balcon où une

treille supportait des plantes grimpantes floconneuses, un soleil oblique illuminant la moitié du mur. Sur le balcon se tenaient deux personnes debout en train de converser, ils virent d'abord une femme qui leur tournait le dos, sa chevelure noir d'encre déployée tout droit jusqu'à ses talons ; on ne distinguait pas, à ses pieds nus aux chevilles ornées de bracelets d'or rose torsadé, si elle portait des sandales, seul apparaissait, au-dessus, le bas d'un pantalon serré à la mode indienne. L'homme dont elle masquait la vue eut alors une exclamation :

— Hé! Madame Hsü!

Il s'approcha, salua monsieur et madame Hsü, puis adressa en souriant un signe de tête à Lio-su. Constatant qu'il s'agissait de Fan Liu-yuan, et bien qu'elle en eût depuis longtemps envisagé la possibilité, Lio-su ne put cependant empêcher son cœur de battre. La femme qui était avec lui sur le balcon s'éclipsa aussitôt. Liu-yuan les escorta vers les étages supérieurs. En chemin, tous ne cessaient d'exprimer leur étonnement et leur joie, comme s'ils venaient de retrouver des amis d'enfance en terre étrangère. S'il ne pouvait se prétendre un modèle de beauté masculine, avec sa charpente massive et ses traits forts, ce Fan avait indéniablement un style bien à lui. Les époux Hsü donnaient leurs directives aux domestiques qui transportaient les bagages, Liu-yuan et Lio-su

allaient devant.

— Monsieur Fan, vous n'êtes pas parti pour Singapour ? demanda Lio-su.

— Mais je vous attendais, lui répondit-il doucement.

Lio-su, qui n'était pas préparée à des paroles aussi directes, préféra ne pas l'interroger davantage de peur d'en apprendre trop et de réaliser que c'était lui, et non madame Hsü, qui l'avait invitée à Hongkong ; elle ne pouvait de toute façon plus revenir en arrière, elle fit donc mine de croire qu'il avait plaisanté et lui répondit par un rire.

Ayant appris qu'elle occupait la chambre numéro 130, il s'arrêta devant et dit :

— Vous y êtes.

Le boy ouvrit la porte avec sa clé. À peine entrée, Lio-su se dirigea spontanément vers la fenêtre, la chambre tout entière semblait là pour mettre en valeur, comme un encadrement jaune foncé, le grand tableau qui s'y inscrivait. Avec cette mer écumante, le bleu des vagues écla-boussait jusqu'à la frange des rideaux.

— Les malles, vous les déposerez devant l'armoire, ordonna Liu-yuan au boy.

Lorsque Lio-su entendit ces mots prononcés si près de son oreille, elle sursauta d'instinct, détourna la tête, et constata que le boy avait quitté la chambre sans toutefois refermer la porte. Appuyé au rebord de la fenêtre, Liu-yuan tendit

une main qu'il posa sur le carreau pour intercepter la vue aux yeux de Lio-su, sans cesser de la regarder avec un sourire. Lio-su baissa la tête. Liu-yuan s'adressa à elle en souriant :

— Vous savez ? Votre talent particulier, c'est de baisser la tête.

Elle releva la tête.

— Pardon ? dit-elle. Je ne comprends pas.

Il reprit :

— Certains ont un talent particulier pour parler, d'autres pour rire, d'autres pour tenir une maison, le vôtre, c'est de baisser la tête.

— Je ne sais rien faire, dit Lio-su, je suis quelqu'un de parfaitement inutile.

— Les femmes inutiles sont de loin les plus redoutables, répondit-il en souriant.

Elle s'éloigna de lui.

— Je ne veux plus parler avec vous, dit-elle en souriant, allons jeter un coup d'œil à côté.

— À côté ? Dans la chambre de madame Hsü ou dans la mienne ?

Lio-su sursauta de nouveau.

— Vous êtes logé dans la chambre voisine ?

Tout en lui tenant la porte, Liu-yuan répondit :

— Ma chambre est dans une telle pagaille qu'elle ne peut recevoir aucune visite.

Il frappa à la porte de la chambre numéro 131, madame Hsü ouvrit et les laissa entrer.

— Prenons le thé chez nous, si vous voulez,

proposa-t-elle, nous avons une antichambre.

Et elle sonna afin de commander quelques pâtisseries pour le thé. Monsieur Hsü, qui sortait de la chambre à coucher, annonça :

— J'ai téléphoné à ce vieux Tchu, voilà qu'il veut nous offrir un banquet de bienvenue, il nous invite tous au Hongkong Hotel. Aujourd'hui même.

Il se tourna vers Liu-yuan :

— Et vous serez des nôtres.

— Tu as une énergie ! intervint madame Hsü. Après des journées de mal de mer, est-ce que nous ne devrions pas commencer par nous reposer un peu ? Pour ce soir, tenons-nous-en là.

— Le Hongkong a la salle de bal la plus désuète que j'aie jamais vue, dit Liu-yuan en souriant. La conception de la salle, l'éclairage, la décoration, l'orchestre, tout est resté dans le bon vieux style anglais qui était à la mode il y a quarante ou cinquante ans, mais maintenant tout cela n'a plus rien de bien excitant. Il n'y a vraiment rien à voir, excepté peut-être la tenue bizarre des loufiats déguisés à la chinoise, avec des pantalons pincés aux chevilles imités des gens du Nord, même par grande chaleur...

— Pourquoi ? demanda Lio-su.

— C'est la mode chinoise !

Monsieur Hsü se mit à rire :

— Puisque nous voilà arrivés ici, nous devrions

toujours aller voir un peu. Il vous revient donc la tâche ingrate de nous tenir compagnie!

— Je ne peux pas vous le promettre, répondit Liu-yuan en souriant, aussi ne m'attendez pas.

Puisqu'il ne semblait pas vouloir venir, mais que monsieur Hsü, qui n'était pas homme à fréquenter les dancings, avait l'air content comme rarement, Lio-su se dit qu'il aurait soin de la présenter à des amis et elle se remit à nourrir des soupçons.

Pourtant, ce soir-là, le banquet offert en leur honneur au Hongkong ne comptait que des couples légitimes et stables, les seuls célibataires étaient des jeunes gens d'une vingtaine d'années. Alors que Lio-su était en train de danser, Fan Liu-yuan fit soudain irruption, vint l'enlever des bras de son cavalier; sous la lumière des lampes grenat, elle distinguait mal le visage au teint sombre, elle le trouvait juste inhabituellement silencieux.

— Pourquoi ne dites-vous rien? lui demanda-t-elle en souriant.

— Ce que je pouvais vous dire devant les autres, je vous l'ai déjà dit.

Lio-su pouffa de rire:

— Et qu'avez-vous à dire de si confidentiel qu'il faille le faire à l'insu des gens?

— Certaines sottises, il faut les dire à l'insu de tous, et même de soi. On serait bien gêné de



s'entendre soi-même les dire. Par exemple : je t'aime, je t'aime pour la vie.

Lio-su se détourna avec un léger soupir agacé :

— Justement des mots pour ne rien dire !

— Quand je ne dis rien, vous me le reprochez, et maintenant que je parle, vous trouvez que j'en dis trop !

Lio-su demanda en souriant :

— Dites-moi, pourquoi vouliez-vous m'empêcher de danser ?

— Les hommes, en général, aiment bien détourner les femmes du droit chemin, et ils prétendent aussi les y ramener quand elles s'en sont détournées. Mais moi, je ne cherche pas autant de complications. Je considère que le mieux pour une femme c'est qu'elle se comporte sagement.

Lio-su lui jeta un regard de côté :

— Vous considérez que vous êtes différent des autres ? Il me semble que vous êtes tout aussi égoïste.

— C'est-à-dire ? répondit Liu-yuan en souriant.

Elle pensait : « Votre idéal le plus haut est une femme à la vertu pure et dure, mais sachant séduire. La vertu serait pour les autres, et la séduction pour vous. Si j'étais une femme irréprochable, vous ne m'auriez tout simplement pas remarquée ! » Elle sourit, pencha la tête vers lui et dit :

— Vous voulez que je sois une femme irréprochable en compagnie d'autrui, et une femme

de mauvaise vie en votre compagnie.

Il réfléchit, et répondit :

— Je ne comprends pas.

Elle reprit et expliqua :

— Vous voulez que je me conduise mal pour les autres, et que je me conduise bien juste pour vous.

— Comment se fait-il que ce soit inversé, maintenant ? dit-il en souriant. Plus ça va plus vous jetez le trouble !

Après un instant de réflexion, il reprit :

— Ce que vous venez de dire est faux.

— Bon, vous avez compris, répondit Lio-su.

— Conduisez-vous bien ou mal, à votre guise, reprit Liu-yuan, mais je ne veux pas que vous changiez. Il est rare de rencontrer une vraie Chinoise, comme vous.

Lio-su soupira doucement :

— Je ne suis qu'une personne démodée, voilà tout.

— Une vraie Chinoise est ce qu'il y a de plus beau au monde, dit Liu-yuan, elle ne peut jamais se démoder.

— Quelqu'un d'un style aussi moderne que vous...

— Ce style que vous appelez moderne, n'est rien d'autre probablement que le style occidental. Je ne peux certes pas passer pour un véritable Chinois, même si, depuis quelques années, j'ai

recommencé à me siniser. Mais, savez-vous qu'un étranger sinisé devient rétrograde, et plus rétrograde que n'importe quel vieux lettré ?

— Vous êtes rétrograde, je le suis aussi, dit Lio-su en souriant. Et comme vous l'avez dit, le dancing de cet hôtel l'est encore davantage...

Ils se mirent à rire en chœur, juste au moment où la musique s'arrêtait. Liu-yuan lui donna le bras et la raccompagna à sa place, puis il s'adressa à l'assistance :

— Mademoiselle Pai a un peu mal à la tête, je vais la reconduire chez elle.

Lio-su ne s'était pas préparée à ce coup et ne sut que répondre ; elle n'avait pas l'intention de l'offenser, leur relation était récente et ils n'en étaient pas encore au stade où l'on se querelle, alors elle ne put que s'incliner, se laissa revêtir de son manteau, pria l'assistance de l'excuser, et ils se dirigèrent ensemble vers la sortie.

Sur leur chemin, ils croisèrent un groupe de gentlemen occidentaux, attroupés autour d'une jeune femme, comme une constellation derrière sa première étoile. Lio-su remarqua d'emblée la longue chevelure d'encre, séparée en deux tresses et remontée en un chignon haut perché sur la tête. C'était une Indienne et, bien que vêtue cette fois à l'occidentale, elle conservait son allure foncièrement orientale. Sous une mante de voile foncé, elle portait une longue tunique ajustée,

d'un jaune écaille-de-poisson, qui lui couvrait les mains et n'en laissait visibles que les ongles cristallins. Le col s'ouvrait en un V très allongé dont la pointe plongeait presque jusqu'à la taille, selon un modèle en vogue à Paris, qui portait le nom de « Ligne du Ciel ». Son visage ambré et poli semblait celui d'une statue de Kuan-yin passée à l'or fin, mais dans ses larges yeux pleins d'ombres se tapissait un démon. Un nez droit classique, un peu trop mince et effilé toutefois. Une bouche petite, aux lèvres roses épaisses, comme gonflées. Liu-yuan marqua le pas, et s'inclina légèrement vers elle. Lio-su la regarda aussi, les yeux orgueilleux posés comme à distance sur elle semblaient observer les humains d'un lieu extrêmement lointain. Liu-yuan fit les présentations :

— Mademoiselle Pai. La princesse Sahayini.

Lio-su ne put s'empêcher de se sentir pleine de déférence. Sahayini tendit une main, toucha légèrement celle de Lio-su du bout de ses doigts, et demanda à Liu-yuan :

— Mademoiselle Pai vient également de Shanghai ?

Liu-yuan hocha la tête. Sahayini reprit en souriant légèrement :

— Elle ne ressemble pas à une Shanghaienne, pourtant.

— Et d'où semble-t-elle venir ? répondit Liu-

yuan.

Sahayini posa un index sur sa tempe, réfléchit, déploya ses dix doigts dans un geste qui tentait d'exprimer un terme qui lui échappait, haussa les épaules, eut un rire, puis poursuivit vers le restaurant. Liu-yuan prit Lio-su par le bras et se dirigea vers la sortie ; même si elle comprenait à peine l'anglais, Lio-su avait saisi à demi-mot, par l'expression des visages.

— Je suis de fait une paysanne, dit-elle en souriant.

— Comme je viens de vous le dire, vous êtes une Chinoise authentique, répondit Liu-yuan, ce qui naturellement ne correspond pas tout à fait à l'idée qu'elle se fait d'une Shanghaïenne.

Ils montèrent en voiture, et Liu-yuan reprit :

— Ne vous fiez pas aux grands airs qu'elle se donne. Elle clame partout qu'elle est la fille légitime du roi Krishna Karumpa, que sa mère après avoir perdu les faveurs du roi s'est donné la mort et qu'elle-même a été bannie, contrainte à l'exil et à l'errance, et donc dans l'impossibilité de retourner dans son pays. En réalité, s'il est vrai qu'il lui est impossible de rentrer, le reste, personne ne peut en attester.

— Elle est déjà allée à Shanghai ?

— Elle était une personnalité en vue à Shanghai. Puis elle a suivi un Anglais à Hongkong. Vous avez vu le vieux qui se tenait derrière elle ? C'est

lui maintenant qui subvient à ses besoins.

— C'est bien les hommes, dit Lio-su en souriant : devant elle, rien n'est assez bon pour l'honorer, mais dès qu'elle a le dos tourné vous la traitez plus bas que terre. Et moi, la fille d'un pauvre fonctionnaire à la retraite, qui suis bien loin de la valoir, je ne sais comment vous parlez de moi devant les autres.

— Comment peut-on oser prononcer son nom et le vôtre dans une même inspiration ? demanda Liu-yuan en souriant.

Lio-su fit la moue :

— Sans doute le sien est-il trop long, il faut reprendre son souffle pour le prononcer.

— Soyez tranquille, quelle que vous puissiez être, je vous traiterai comme la personne que vous êtes, sans faute.

Lio-su eut une expression apaisée, et s'appuyant contre la fenêtre de la voiture, demanda à voix basse :

— Vraiment ?